

différences que nous puissions observer entre elles, elles apparaissent toutes sous leur vrai jour comme des impressions ou des perceptions. Et certes, si nous considérons bien la question, il est à peine possible qu'il en soit autrement ; on ne peut concevoir que nos sens soient plus capables de nous tromper sur la situation et les relations de nos impressions que sur leur nature. Car, puisque tous les actes et toutes les sensations de l'esprit nous sont connus par la conscience, ils doivent nécessairement nous apparaître en tout point ce qu'ils sont et ils doivent être ce qu'ils paraissent. Tout ce qui entre dans l'esprit étant *en réalité* comme la perception, il est impossible qu'aucune chose puisse paraître différente à notre *sentiment*. Ce serait admettre qu'au moment même où nous sommes le plus intimement conscients, nous pourrions être dans l'erreur.

Mais, pour ne pas perdre de temps à examiner si nos sens peuvent nous tromper et représenter nos perceptions comme distinctes de nous, c'est-à-dire comme *extérieures* à nous et *indépendantes*, considérons si elles le sont réellement et si cette erreur provient d'une sensation immédiate ou d'autres causes.

Commençons par la question de l'existence extérieure, on peut dire sans doute que, si l'on néglige la question métaphysique de l'identité d'une substance pensante, notre corps propre nous appartient évidemment ; et comme plusieurs impressions paraissent extérieures au corps, nous admettons qu'elles nous sont aussi extérieures. Le papier sur lequel j'écris à présent est au delà de ma main. La table est au delà du papier. Les murs de la chambre au delà de la table. Et si je jette un regard vers la fenêtre, je perçois une grande étendue de champs et de bâtiments au delà de ma chambre. De tout cela, on peut inférer qu'aucune autre faculté que les sens n'est requise pour nous convaincre de l'existence extérieure des corps. Mais, pour traverser cette inférence, nous n'avons qu'à peser les trois considérations suivantes. *Premièrement*, à proprement parler, ce n'est pas notre corps que nous percevons quand nous regardons nos membres et les parties de notre corps,

ce sont certaines impressions qui pénètrent par les sens ; aussi attribuer à ces impressions ou à leurs objets une existence réelle et corporelle, c'est un acte de l'esprit aussi difficile à expliquer que celui que nous examinons à présent. *Deuxièmement*, les sons, les saveurs et les odeurs, bien que communément regardés par l'esprit comme des qualités continues et indépendantes, ne paraissent pas avoir d'existence dans l'étendue et, par suite, ne peuvent paraître aux sens comme situés à l'extérieur du corps. Nous examinerons par la suite la raison qui leur fait assigner une place¹. *Troisièmement*, notre vue elle-même ne nous informe pas immédiatement de la distance ou de l'extériorité (pour parler ainsi) ni sans un certain raisonnement, ni sans une certaine expérience, comme le reconnaissent les philosophes les plus rationnels.

Quant à l'*indépendance* de nos perceptions vis-à-vis de nous-mêmes, elle ne peut jamais être objet de nos sens ; mais toute opinion que nous nous en faisons doit être tirée de l'expérience et de l'observation : nous verrons par la suite que les conclusions que nous tirons de l'expérience sont loin d'être favorables à la doctrine de l'indépendance de nos perceptions. En attendant, nous pouvons observer que, lorsque nous parlons d'une existence distincte et réelle, nous avons couramment en vue plus leur indépendance que leur situation extérieure dans l'espace ; nous pensons qu'un objet a une réalité suffisante quand son existence est ininterrompue et qu'elle est indépendante des révolutions incessantes dont nous avons conscience en nous-mêmes.

Ainsi, pour résumer ce que j'ai dit des sens, ceux-ci ne nous donnent aucune notion d'une existence continue parce qu'ils ne peuvent opérer en dehors du domaine où ils opèrent effectivement. Ils n'engendrent pas davantage l'opinion d'une existence distincte, car ils ne la présentent à l'esprit ni par représentation, ni dans son original. Pour en donner une représentation, il faudrait qu'ils donnent à la fois un objet et une image. Pour la révéler dans

1. Part. IV, sect. 5, p. 325.

son original, il faudrait qu'ils nous apportent une erreur ; cette erreur, il faudrait qu'elle se trouve dans les relations et la situation : pour cela, il faudrait qu'ils soient capables de comparer l'objet à nous-mêmes et, même dans ce cas, ils ne nous tromperaient pas et il serait impossible qu'ils nous trompent. Nous devons donc conclure en toute certitude que l'opinion d'une existence continue et distincte ne provient jamais des sens.

Pour confirmer cette conclusion, nous pouvons observer que les sens introduisent des impressions de trois genres différents. Du premier, sont les impressions de figure, de masse, de mouvement et de solidité des corps. Du second, celles des couleurs, saveurs, odeurs et sons, celles de chaleur et de froid. Le troisième, ce sont les douleurs et les plaisirs qui naissent de l'application des objets à nos corps, par exemple lorsque de l'acier entaille notre chair et autres exemples analogues. Philosophes et hommes du commun admettent également que les impressions du premier genre ont une existence distincte et continue. Les hommes du commun sont seuls à accorder cette même existence aux impressions du second genre. Philosophes et hommes du commun se réunissent à nouveau pour estimer que les impressions du troisième genre sont de pures perceptions et qu'elles sont, par suite, des existences interrompues et dépendantes.

Or il est évident que, quelle que soit notre opinion philosophique, les couleurs, les sons, la chaleur et le froid, autant qu'il apparaisse aux sens, existent de la même manière que le mouvement et la solidité ; et que la différence que nous faisons entre eux à cet égard ne provient pas de la seule perception. Le préjugé favorable à l'existence distincte et continue des premières qualités est si fort que lorsque les philosophes modernes avancent l'opinion contraire, les gens s'imaginent qu'ils peuvent presque la réfuter par leur sentiment et leur expérience et que leurs sens eux-mêmes contredisent cette philosophie. Il est aussi évident que les couleurs, les sons, etc., sont originellement à égalité avec la douleur qui naît de l'acier

et le plaisir qui provient d'un feu : et que la différence que nous faisons entre eux se fonde non pas sur la perception ni sur la raison, mais sur l'imagination. En effet, puisque, reconnaît-on, les unes et les autres ne sont rien que des perceptions engendrées par les configurations particulières et les mouvements des parties des corps, en quoi peut bien consister leur différence ? En définitive nous pouvons alors conclure que, dans la mesure où nos sens sont juges, toutes les perceptions sont les mêmes pour leur manière d'exister.

Nous pouvons aussi noter, sur cet exemple des sons et des couleurs, que nous pouvons attribuer une existence distincte et continue aux objets sans jamais consulter la raison ni apprécier nos opinions à l'aide de principes philosophiques. Et certes quelques arguments convaincants que les philosophes s'imaginent pouvoir produire pour établir la croyance à des objets indépendants de l'esprit, manifestement ces arguments ne sont connus que du très petit nombre : ce ne sont pas eux qui engagent les enfants, les paysans et l'immense majorité des hommes à assigner des objets à certaines impressions et à en refuser à d'autres. Aussi trouvons-nous que toutes les conclusions que forme le commun sur ce point sont directement opposées à celles qu'affirme la philosophie. La philosophie nous informe en effet que tout ce qui apparaît à l'esprit n'est rien que perception et n'a qu'une existence interrompue et dépendante de l'esprit ; au contraire le commun des hommes confond perceptions et objets et attribue l'existence distincte et continue aux choses mêmes qu'il touche ou qu'il voit. Ce sentiment, puisqu'il est entièrement déraisonnable, doit donc provenir d'une autre faculté que de l'entendement. A cela nous pouvons ajouter que, aussi longtemps que nous considérons comme identiques nos perceptions et les objets, nous ne pouvons pas inférer l'existence des uns de l'existence des autres, ni former aucun argument à partir de la relation de cause à effet, la seule qui puisse nous donner la certitude sur une question de fait. Même après distinction de nos perceptions et de nos objets, nous

sommes toujours incapables, comme on le découvre aussitôt, de raisonner de l'existence des unes à l'existence des autres : si bien qu'en définitive notre raison ne nous donne pas, et il est impossible qu'elle nous donne jamais, en quelque hypothèse que ce soit, l'assurance de l'existence continue et distincte des corps. Cette opinion, il faut l'attribuer entièrement à l'imagination : c'est celle-ci qui doit être maintenant l'objet de notre enquête.

Puisque toutes les impressions sont des existences internes et périssables et qu'elles apparaissent comme telles, l'opinion de leur existence distincte et continue doit naître de la rencontre de certaines de leurs qualités avec les qualités de l'imagination : et puisque cette opinion ne s'étend pas à toutes, elle doit naître de qualités déterminées propres à certaines impressions. Il nous sera donc facile de découvrir ces qualités par la comparaison des impressions, auxquelles nous attribuons une existence distincte et continue, aux impressions que nous regardons comme internes et périssables.

Nous pouvons observer alors que ce n'est ni en raison du caractère involontaire de certaines impressions, comme on l'admet couramment, ni en raison de leur force supérieure et de leur violence que nous leur attribuons la réalité et l'existence continue que nous refusons aux autres qui sont soumises à la volonté ou faibles. Car, évidemment, nos douleurs et nos plaisirs, nos passions et nos affections, dont nous n'admettons jamais qu'ils existent hors de notre perception, opèrent avec plus de violence et ils sont aussi involontaires que les impressions de figure et d'étendue, de couleur et de son, dont nous admettons qu'elles sont des êtres permanents. La chaleur d'un feu, quand elle est modérée, existe dans le feu admettons-nous ; mais la douleur qu'elle cause, si l'on en approche davantage, nous ne lui accordons d'autre existence que celle d'une perception.

Ces opinions courantes une fois rejetées, nous devons chercher quelque autre hypothèse qui nous permette de découvrir dans nos impressions les qualités particulières

qui nous leur font attribuer une existence distincte et continue.

Après un bref examen, nous trouverons que tous les objets, auxquels nous attribuons l'existence, ont une *constance* particulière qui les distingue des impressions dont l'existence dépend de notre perception. Ces montagnes, ces maisons et ces arbres, qui sont à présent sous mes yeux, m'ont toujours apparu dans le même ordre ; et quand je les perds de vue en fermant les yeux ou en tournant la tête, je trouve peu après qu'ils me reviennent sans le moindre changement. Mon lit et ma table, mes livres et mes papiers se présentent de la même manière invariable et ils ne changent pas à la suite d'une interruption, quand je cesse de les voir ou de les percevoir. C'est le cas de toutes les impressions dont les objets, admet-on, ont une existence extérieure ; ce n'est pas le cas des autres impressions, qu'elles soient douces ou violentes, volontaires ou involontaires.

Cette constance, toutefois, n'est pas assez parfaite pour ne pas admettre des exceptions très importantes. Les corps changent souvent de position et de qualités et il peut se faire qu'après une courte absence ou une courte interruption, ils deviennent à peine reconnaissables. Mais ici l'on doit observer que, même dans ces changements, ils conservent de la *cohérence* et qu'il y a une dépendance régulière des uns aux autres ; ce qui sert de base à une sorte de raisonnement causal et produit l'opinion de leur existence continue. Quand je reviens dans ma chambre après une heure d'absence, je ne trouve pas mon feu dans l'état où je l'ai laissé ; mais je me suis accoutumé, en d'autres cas, à voir se produire un changement semblable dans un temps semblable, que je sois présent ou absent, proche ou éloigné. Cette cohérence de leurs changements est donc l'une des caractéristiques des objets extérieurs aussi bien que leur constance.

Après cette découverte que l'opinion de l'existence continue des corps dépend de la *cohérence* et de la *constance* de certaines impressions, je passe maintenant à

l'examen de la manière dont ces qualités engendrent une opinion aussi extraordinaire. Commençons par la cohérence ; nous pouvons observer que, bien que les impressions internes, que nous regardons comme flottantes et périssables, aient aussi une certaine cohérence et de la régularité dans leurs apparitions leur cohérence est pourtant d'une nature quelque peu différente de celle que nous découvrons dans les corps. Nos passions, découvre-t-on par expérience, ont entre elles une connexion et une dépendance mutuelles ; mais, en aucun cas, il n'est nécessaire d'admettre qu'elles ont existé et agi, quand nous ne les percevons pas, afin de conserver la même dépendance et la même connexion que nous avons expérimentées. Le cas n'est pas le même par rapport aux objets extérieurs. Ceux-ci ont besoin d'une existence continue, sinon ils perdent dans une grande mesure leur régularité d'opération. Je suis assis dans ma chambre face au feu ; tous les objets qui frappent mes sens sont contenus dans un petit nombre de yards à l'entour de moi. Ma mémoire, certes, m'informe de l'existence de nombreux objets ; mais alors cette information ne s'étend pas au delà de leur existence passée ; ni mes sens, ni ma mémoire ne m'apportent de témoignage de la continuation de leur existence. Quand donc je suis assis de cette manière et que je retourne ces pensées, j'entends soudain un bruit comme d'une porte qui tourne sur ses gonds ; peu après je vois un commissionnaire qui s'avance vers moi. C'est l'occasion de nombreuses réflexions nouvelles et de nouveaux raisonnements. Premièrement, je n'ai jamais observé que ce bruit puisse provenir de rien d'autre que du mouvement d'une porte ; je conclus donc que le présent phénomène contredit toute l'expérience passée sauf si la porte, qui, je m'en souviens, se trouve de l'autre côté de la chambre, existe toujours. De plus j'ai toujours trouvé qu'un corps humain était doué d'une qualité que je nomme pesanteur et qui lui interdit de s'élever dans l'air, comme ce commissionnaire aurait dû faire pour parvenir à ma chambre sauf si les escaliers dont je me souviens n'ont pas été détruits

par mon absence. Mais ce n'est pas tout. Je reçois une lettre et je vois, en l'ouvrant, par l'écriture et la signature, qu'elle m'est venue d'un ami qui est, déclare-t-il, à deux cents lieues de distance. Évidemment je ne pourrai jamais expliquer ce phénomène en accord avec mon expérience des cas passés sans développer dans mon esprit toute la mer et tout le continent qui nous séparent, ni admettre les effets et l'existence continue des courriers et des vaisseaux selon mes souvenirs et mes observations. A considérer ces phénomènes du commissionnaire et de la lettre sous un certain jour, ils contredisent l'expérience courante et on peut les regarder comme des objections aux maximes que nous formons sur les connexions des causes aux effets. Je suis accoutumé d'entendre un tel bruit et de voir en même temps un tel objet en mouvement. Dans ce cas particulier, je n'ai pas reçu ces deux perceptions. Ces observations s'opposent, sauf si j'admets que la porte existe toujours et qu'elle a été ouverte sans que je l'aie perçue : cette supposition qui, tout d'abord, était complètement arbitraire et hypothétique, acquiert de la force et de l'évidence de ce qu'elle est la seule qui me permette de concilier ces contradictoires. Il y a peu de moments dans ma vie où ne se présente pas à moi un cas semblable et où je n'aie pas l'occasion d'admettre l'existence continue d'objets pour relier leurs apparitions, passées et présentes, et les unir les unes aux autres de la manière que l'expérience m'a révélée conforme à leurs natures et à leurs circonstances particulières. Ici je suis donc naturellement porté à regarder le monde comme quelque chose de réel et de durable, qui conserve l'existence, même quand il n'est plus présent à ma perception.

Cette conclusion tirée de la cohérence des apparitions peut paraître de même nature que nos raisonnements sur les causes et les effets, puisqu'elle procède de l'accoutumance et qu'elle se règle sur l'expérience passée ; mais nous trouverons pourtant à l'examen qu'au fond il y a une différence considérable entre eux et que cette inférence naît de l'entendement et de la coutume de manière indi-

recte et oblique. Car, on l'accordera volontiers, puisque rien n'est jamais réellement présent à l'esprit que ses propres perceptions, il est impossible non seulement qu'aucune habitude s'acquière jamais autrement que par la succession régulière de ces perceptions, mais aussi qu'aucune habitude surpasse jamais ce degré de régularité. Aucun degré de régularité dans nos perceptions ne peut donc jamais nous servir de base pour inférer un plus haut degré de régularité dans certains objets qui ne sont pas perçus, car c'est admettre une contradiction, que d'accepter qu'une habitude ait été acquise à l'aide de ce qui n'a jamais été présent à l'esprit. Mais, évidemment, chaque fois que nous inférons l'existence continue des objets des sens de leur cohérence et de la fréquence de leur union, c'est pour conférer aux objets une plus grande régularité que celle que nous observons dans nos seules perceptions. Nous remarquons une connexion entre deux genres d'objets dans leur apparition passée aux sens, mais nous ne sommes pas capables d'observer que cette connexion est parfaitement constante, puisque nous pouvons la briser en détournant la tête ou en fermant les yeux. Qu'admettrons-nous alors dans ce cas sinon que ces objets continuent toujours d'être unis comme à l'habitude, malgré l'interruption apparente, et que les apparitions irrégulières sont réunies par quelque chose dont nous n'avons pas conscience? Mais, puisque tout raisonnement sur des questions de fait naît seulement de l'accoutumance et que l'accoutumance peut seulement résulter de perceptions répétées, l'extension de l'accoutumance et du raisonnement au delà des perceptions ne peut jamais être l'effet direct et naturel de la répétition et de la connexion constantes; elle doit naître de la coopération de quelques autres principes.

J'ai déjà observé¹, en examinant la base des mathématiques, que l'imagination, quand elle est engagée dans une certaine suite de pensées, est portée à la poursuivre

1. Part. II, sect. 4 (II), p. 117.

même quand son objet lui fait défaut et, comme une galère mise en mouvement par les rames, elle court sur son erre sans nouvelle impulsion. Cette tendance, je l'ai assignée comme la raison qui nous pousse, après considération de plusieurs critères approchés d'égalité et correction de ces critères les uns par les autres, à imaginer un critère de cette relation si correct et si exact qu'il n'est pas sujet à la moindre erreur ni à la moindre variation. Le même principe nous fait aisément entretenir cette opinion de l'existence continue des corps. Les objets ont une certaine cohérence, même tels qu'ils apparaissent à nos sens; mais cette cohérence est beaucoup plus grande et beaucoup plus uniforme, si nous admettons que les objets ont une existence continue; une fois que l'esprit est en train d'observer de l'uniformité entre des objets, il continue naturellement jusqu'à rendre l'uniformité aussi complète que possible. La simple supposition de leur existence continue suffit à réaliser ce dessein et elle nous donne la notion d'une régularité dans les objets beaucoup plus grande que celle que nous découvrons quand nous ne regardons pas plus loin que nos sens.

Mais quelque force que nous puissions assigner à ce principe, il est trop faible, je le crains, pour supporter à lui seul un édifice aussi vaste que celui de l'existence continue de tous les corps extérieurs; et nous devons joindre la *constance* de leur apparition à leur *cohérence* pour donner une explication satisfaisante de cette opinion. Comme l'explication de ce point m'entraînera dans une argumentation très abstruse d'étendue considérable, je juge bon, pour éviter la confusion, de donner un bref aperçu, un abrégé de mon système; puis j'en développerai toutes les parties dans toute leur étendue. Cette inférence à partir de la constance de nos perceptions, comme la précédente à partir de leur cohérence, engendre l'opinion de l'existence *continue* des corps qui est antérieure à celle de leur existence *distincte* et produit ce dernier principe.

Quand nous avons été accoutumés à observer de la

constance dans certaines impressions et que nous avons découvert que la perception du soleil ou de l'océan, par exemple, nous revient, après une absence ou une annihilation, avec des parties semblables et dans un ordre semblable à ceux de sa première apparition, nous sommes portés non pas à regarder ces perceptions interrompues comme différentes (ce qu'elles sont effectivement), mais bien à les considérer comme identiquement les mêmes en raison de leur ressemblance. Mais comme cette interruption de leur existence est contraire à leur parfaite identité et nous fait regarder la première apparition comme anéantie et la seconde comme une nouvelle création, nous nous trouvons assez embarrassés et enveloppés dans une sorte de contradiction. Afin de nous délivrer de cette difficulté, nous masquons, autant que possible l'interruption, ou plutôt nous la supprimons complètement en admettant que ces perceptions discontinues sont reliées par une existence réelle dont nous n'avons pas conscience. Cette hypothèse, cette idée d'une existence continue acquiert de la force et de la vivacité grâce au souvenir de ces impressions détachées et de cette tendance à admettre leur identité, qu'elles suscitent en nous ; or, d'après notre raisonnement précédent, l'essence même de la croyance consisté dans la force et la vivacité de la conception.

Pour justifier ce système, quatre choses sont requises. *Premièrement* expliquer le principe d'individuation ou principe d'identité. *Deuxièmement*, donner la raison pour laquelle la ressemblance de nos perceptions détachées et discontinues nous pousse à leur attribuer l'identité. *Troisièmement*, rendre compte de la tendance, née de cette illusion, à unir ces apparitions détachées par une existence continue. *Quatrièmement* enfin, expliquer la force et la vivacité de conception qui naît de cette tendance.

Premièrement, pour ce qui est du principe d'individuation, nous pouvons observer que la vue d'un seul objet ne suffit pas à nous donner l'idée de l'identité. Car, dans cette proposition, *un objet est identique à lui-même*, si l'idée exprimée par le mot *objet* ne se distinguait en rien de celle

qu'exprime *lui-même*, nous ne voudrions réellement rien dire, et la proposition ne contiendrait pas un prédicat et un sujet qui pourtant sont impliqués dans cette affirmation. Un objet isolé apporte l'idée d'unité, et non celle d'identité.

D'autre part une multiplicité d'objets ne peut jamais procurer cette idée, aussi semblables qu'on puisse les supposer. L'esprit affirme toujours que l'un n'est pas l'autre et les considère comme formant deux, trois ou un nombre déterminé d'objets dont les existences sont entièrement distinctes et indépendantes.

Puisque le nombre et l'unité sont tous deux incompatibles avec la relation d'identité, celle-ci doit se trouver dans quelque chose qui n'est ni l'un ni l'autre. Mais, à dire vrai, au premier abord cela semble complètement impossible. Entre l'unité et le nombre, il ne peut y avoir de moyen terme ; pas plus qu'entre l'existence et la non-existence. Après avoir admis qu'un seul objet existait, nous devons admettre soit qu'il en existe aussi un autre ; dans ce cas, nous avons l'idée de nombre ; soit qu'il n'en existe pas ; dans ce cas, le premier objet reste dans son unité.

Pour écarter cette difficulté, recourons à l'idée de temps ou de durée. J'ai déjà observé¹, que le temps, au sens strict du mot, implique succession et que, lorsque nous en appliquons l'idée à un objet invariable, c'est uniquement par une fiction de l'imagination qui nous fait admettre que l'objet invariable participe aux changements des objets coexistants et en particulier aux changements de nos perceptions. Cette fiction imaginative intervient presque toujours ; et c'est par son moyen qu'un objet isolé, placé devant nous et considéré quelque temps sans que nous puissions y découvrir une interruption, ni une variation, est capable de nous donner une notion d'identité. Car, lorsque nous considérons deux moments quelconques de ce temps, nous pouvons les placer sous différents jours :

1. Part. II, sect. 5 (H). p. 136.